

Michael PEACHIN (éd.), *The Oxford Handbook of Social Relations in the Roman World*, Oxford, University Press, 2011, 18 x 25.5, XVI + 733 p., ill., rel. EUR 42.18, ISBN 978-0-19-518800-4.

L'introduction de M. Peachin relève l'apparition tardive, principalement avec l'École des Annales, de la dimension sociale dans l'historiographie. Il retrace alors l'évolution des recherches sociales et leur lente arrivée dans l'étude de l'Antiquité ; pour lui, elles sont « *perhaps the essential component* » (p. 13). L'enjeu nous paraît plutôt dans une véritable et honnête prise de conscience de la dimension sociale et dans les conclusions qu'un historien en tire ; s'il est de gauche, il en fait un levier pour une déconstruction, voire une démolition. Ce n'est pas le cas des trente-quatre contributions, examinant de nombreux domaines, du I^{er} siècle av. J.-C. au III^e apr. J.-C., et rédigées par des spécialistes internationaux (bien que les bibliographies, selon une habitude discutable, privilégient les ouvrages en anglais) : répercussions sociales du passage de la République à l'Empire, éducation, vie intellectuelle, économie (e.a. la symbolique idéologique des monnaies ; le vécu en direct des papyrus), propagande, relations personnelles (hospitalité, amitié, *convivium*), associations professionnelles, religion traditionnelle (e.a. la variété des cultes qui reflète les clivages sociopolitiques), judaïsme, christianisme, armée, couches marginalisées (*sic*, 7^e partie : esclaves, femmes, enfants, prostituées, acteurs, gladiateurs, astrologues et magiciens, voyous et criminels, handicapés). L'étude d'un thème débute souvent par des considérations générales, suivies d'un examen des relations sociales. L'exercice n'est pas toujours aisé, la dimension sociale peinant à être dégagée, mais le mérite de ce livre est d'avoir rassemblé sur un même thème des spécialistes de domaines variés ; ce thème, habituellement, est secondaire ou laissé de côté. Cela tenait un peu du tour de force. – B. STENUIT.

Scott Fitzgerald JOHNSON (éd.), *The Oxford Handbook of Late Antiquity*, Oxford, University Press, 2012, 18 x 25.5, XLV + 1247 p., ill., rel. £ 95, ISBN 978-0-19-533693-1.

La chronologie de l'Antiquité tardive est fluctuante ; actuellement, elle paraît toujours plus tardive ; ici, des années 300 à 700. Cette fluctuation vient de la perception que les historiens ont de la *Romania* : elle se prolonge au-delà de la chute de Rome (*contra* Gibbon), la continuité culturelle étant mieux mise en évidence (P. Brown, retenant la période 200-800) ou, à l'inverse, la rupture venant de l'Islam (Pirenne). Le présent *Handbook* se place dans la continuité culturelle, tout en considérant que l'Antiquité tardive ne se limite pas à l'Empire romain ; les États et les peuples en contact avec Rome sont pris en considération (Perse sassanide, Caucase, Inde, Chine, Islam) ; un monde fragmenté se réorganise. Comme de récents *Companions*, ce *Handbook* n'est pas principalement factuel, mais il développe différentes problématiques. Les trente-six contributions, rédigées par des historiens, des philologues classiques et orientalistes de différents pays, sont regroupées en cinq parties. Tout d'abord, la géographie, illustrant bien ce monde fragmenté : royaumes occidentaux (entre résilience romaine et préfiguration des siècles ultérieurs), barbares (sous l'angle de l'historiographie romantique et l'essor des nationalismes), Balkans, Arménie, Asie centrale et route de la soie (échanges prospères jusqu'au début du VII^e s.), christianisme syriaque, Égypte, Éthiopie (Aksoum) ; présentant l'Arabie, C. J. Robin (p. 247-332) mentionne les vestiges préislamiques, dont des inscriptions, recourt aux sources sabéennes, grecques, arabes, syriaques et explique les recherches archéologiques menées dans la péninsule arabe depuis 1970. La II^e partie est consacrée à différents genres littéraires grecs et latins, à l'historiographie (y compris syriaque et arménienne) ; la référence à l'hellénisme et au classicisme est constante, mais les A. montrent aussi les valeurs propres aux littératures tardives. Le rayonnement du néoplatonisme est à juste titre rappelé. Notons un chapitre sur le monachisme et ses liens controversés avec la *παιδεία* (S. Rubenson, p. 487-512), de même que celui, par l'éditeur scientifique (p. 562-594), sur les périples, itinéraires et pèlerinages, sur la cartographie et la cosmologie, avec une mise en exergue de la *Topo-*

graphie chrétienne de Cosmas Indicopleustès, rédigée vers 550 (éd. Wolska-Conus, 1968-1973). Les contraintes d'une recension nous obligent à survoler les chapitres de la III^e partie : économie (importance des *uillae* en Occident, des centres urbains en Orient), agriculture (les variations climatiques), famille (mariages *sine manu* [du mari]), aides aux indigents (création d'hôpitaux, rares auparavant), citoyenneté romaine (généralisée par Caracalla, mais l'attache régionale peut l'emporter sur le sentiment d'appartenance romaine ; citoyenneté de fait pour les barbares), justice et égalité (en tension permanente : Symmaque, Olybrius), législation (domaine de l'empereur, mais comment unifier un tel complexe de lois ?), communication (par l'hagiographie, l'épistolographie et les ambassades). La religion est l'objet de la IV^e partie. Les contributions se succèdent : paganisme au temps du christianisme, position dominante des évêques sur les plans spirituel et séculier, rôle des faux dans les controverses théologiques (les apollinaristes sur Athanase), liturgie et aménagement des lieux de culte chrétien, le pouvoir des images ; G. Peers (p. 970-993) applique le syndrome de Capgras (1923) aux représentations figurées des Chrétiens : éloignées de la réalité, elles ne sont pas de l'idolâtrie. J. Walker (p. 994-1052) étudie le christianisme au Moyen-Orient : relations avec les gouvernants sassanides puis arabes ; extension en Inde et en Asie centrale, comme à Samarcande ; témoignages chrétiens en Chine dès la fin du VIII^e siècle ; sont signalées les traductions arabes d'Aristote, de Galène et d'autres auteurs grecs majeurs, réalisées par des chrétiens pour le compte des Abbassides ; est mis en exergue le rôle du patriarche Timothée le Grand (780-823), défenseur du christianisme devant le calife al-Mahdī. R. Hoyland (p. 1053-1077) réexamine l'alternative sur l'Islam : phénomène de l'Antiquité tardive ou solution de continuité ? Son argumentaire est sérieux, plus fourni toutefois pour le premier terme, d'où le choix de ce dernier (l'exact opposé, donc, de Pirenne). S. J. Shoemaker (p. 1078-1108) procède à une analyse critique des sources biographiques de Mahomet (la première est écrite cent vingt ans après ...) ; il montre aussi l'absence totale de données factuelles sur la vie du Prophète dans le Coran. Rappelant que le texte *ne uarietur* du Coran n'est peut-être pas (p. 1088) du temps du calife Uthman (644-656), il analyse les contradictions entre le Coran, les hadiths et d'autres sources musulmanes ; sous 'Abd al-Malik (685-705) sans doute, un choix entre différentes traditions fut imposé. Cette contribution s'attache ensuite au message de Mahomet, à son primat eschatologique. La V^e partie est moins tendue : comparaison de l'Empire romain avec ses voisins, sur les plans démographique (influence des facteurs sanitaires et climatiques), économique, fiscal (quelle perception de l'impôt ? quelle stabilité monétaire ?), géographique (frontières naturelles), politique (un État suppose institutions, administration, centre, idéologie), culturel. Ensuite, Byzance : comment caractériser le passage, du VII^e au IX^e siècle, de l'Antiquité tardive à l'Empire byzantin ? Enfin, l'intérêt du XV^e siècle italien pour l'Antiquité tardive, ses trait propres : évolution du latin (Flavio Biondo), décadence (pour Bruni, elle commence quand la République disparaît et, avec elle, la liberté), goût pour les mélanges à la manière d'Aulu-Gelle, qui renouvellent le savoir (Politien et bien d'autres humanistes, auteurs de *miscellanea*, d'*annotationes*, etc.), succès du platonisme, de Plotin, Porphyre et Jamblique. Si l'on ajoute les bibliographies des différentes contributions et un index général d'une cinquantaine de pages, nous aurons plus que suggéré l'intérêt de ce fort volume, tenant parfois de l'essai, mais redoutablement bien informé et critique. Une somme sur une époque charnière, conflictuelle certes, mais une somme pensée, loin des radicalismes barbares et d'une diplomatie amnésique. – B. STENUT.

Laurent PERNOT, *Alexandre le Grand, les risques du pouvoir. Textes philosophiques et rhétoriques* (La roue à livres), Paris, « Les Belles Lettres », 2013, 13,5 x 21, XVIII + 242 p., br. EUR 25, ISBN 978-2-251-33967-2

Cet ouvrage réunit différents textes de portée philosophique de la période romaine sur Alexandre le Grand. Les trois premières parties sont dédiées respectivement à Sénèque le Père, à Dion de Pruse et à Lucien de Syrie. La dernière est consacrée aux